

Saisir l'injonction à la maternité par ses marges : le cas de la Russie

Mona CLARO
Université de Liège

L'injonction à la procréation, qui « pèse plus lourd sur les femmes que sur les hommes »¹, peut être considérée comme un invariant anthropologique². Constitutive de l'ordre du genre, elle s'articule avec une injonction à l'hétérosexualité³. Toutefois, ces assignations ne fonctionnent pas toujours et partout de la même manière, ni avec la même intensité. La Russie se caractérise comme un pays où la norme de la maternité est particulièrement forte, et où son lien avec la norme conjugale-hétérosexuelle est en partie distendu, selon un modèle familial qui a pu être qualifié de matrifocal⁴.

Dans les pays dits développés de l'Est comme de l'Ouest, au cours de la deuxième moitié du xx^e siècle, le contrôle des naissances (contraception et / ou avortement) a connu une diffusion très importante⁵, et le nombre moyen d'enfants par femme a diminué, pour être désormais très souvent compris entre un et deux (c'est le cas en Russie) ; la proportion de femmes non-mères a pu connaître de modestes augmentations, et varie d'un pays à l'autre. Si la part des femmes finissant leur vie reproductive sans enfant atteint les alentours de 20 % au Royaume-Uni ou de 15 % en Belgique, par exemple, elle est inférieure à 10 % dans la majeure partie de l'Europe

¹ TOURAILLE Priscille, « Du désir de procréer : des cultures plus naturalistes que la Nature ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 2011, vol. 30, n° 1, pp. 59.

² TABET Paola, « Fertilité naturelle, reproduction forcée », in MATHIEU Nicole-Claude (dir.), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985, pp. 61-132.

³ RICH Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, 1981, n° 1, pp. 15-43.

⁴ ROTKIRCH Anna, *The man question*, Helsinki, University of Helsinki, Department of Social Policy, 2000 ; UTRATA Jennifer, *Women without men : single mothers and family change in the New Russia*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2015. Selon Jennifer Utrata, « dans les familles matrifocales, la dyade mère-enfant est culturellement plus centrale que la dyade père-enfant ou que la relation conjugale père-mère » [p. 6, ma traduction].

⁵ En Russie, l'avortement est légal sans conditions de motifs depuis 1955. À l'époque soviétique, la contraception dite moderne n'était pas interdite, mais les priorités de l'économie planifiée et du système de santé lui étaient peu favorables, et elle n'a commencé à se diffuser considérablement qu'à partir des années 1980-1990.

anciennement communiste⁶ : on peut parler d'un « fossé Est-Ouest »⁷. En Russie, seules 8 % des femmes de 40-44 ans ne sont pas devenues mères⁸.

Par ailleurs, en comparaison avec le reste de l'Europe (Ouest comme Est), la Russie affiche une proportion élevée de femmes célibataires (ni mariées ni en concubinage) au moment de la naissance de leur premier enfant, soit 15 %⁹. On y retrouve l'idéal normatif du couple comme base pour la parentalité, mais les femmes non-mères qui avancent en âge sans conjoint stable peuvent être incitées à faire un « enfant pour soi ». Il est largement admis qu'il vaut mieux être une mère célibataire qu'une célibataire sans enfant¹⁰. Cet horizon normatif de l'enfant sans père comme pis-aller respectable concerne également, mais non sans ambivalence, les femmes ayant des relations homosexuelles. Elles sont socialisées comme les autres dans l'injonction à la maternité, et ce, bien qu'elles la vivent depuis une position spécifique, en partie sur le mode de l'exclusion. Si la loi de 2013 sur « la propagande des relations non traditionnelles auprès des mineurs » condamne en théorie l'homoparentalité¹¹, l'insémination artificielle avec donneur reste ouverte à toutes les femmes, sans conditions¹².

Cette contribution vise à analyser la place de l'injonction à la maternité dans les parcours de vie des femmes en Russie post-soviétique (notamment au moment de l'entrée dans l'âge adulte), en accordant une attention particulière à ce que révèlent les écarts à la norme – parcours marqués par l'absence d'enfant au-delà de l'âge attendu de la maternité, parcours non (exclusivement) hétérosexuels. Il repose essentiellement sur une enquête par entretiens biographiques¹³, menée au sein de la classe moyenne de Moscou et de Saint-Pétersbourg entre 2012 et 2016, avec

⁶ MIETTINEN Anneli *et al.*, « Increasing childlessness in Europe : time trends and country differences », *Families and Societies Working Paper*, 2015, n° 33.

⁷ SOBOTKA Tomáš, « Childlessness in Europe : Reconstructing long-term trends among women born in 1900-1972 », in KREYENFELD Michaela et KONIETZKA Dirk (dir.), *Childlessness in Europe : contexts, causes, and consequences*, Springer Open, 2017, pp. 17-53.

⁸ BIRYUKOVA Svetlana et OLEGOVATYNDIK Alla, « Prevalence and determinants of childlessness in Russia and Moscow », *Genus*, 2015, vol. 71, n° 1, pp. 1-22.

⁹ PERELLI-HARRIS Brienna *et al.*, « Changes in union status during the transition to parenthood in eleven European countries, 1970s to early 2000s », *Population Studies*, 2012, vol. 66, n° 2, pp. 167-182.

¹⁰ UTRATA, *op. cit.*

¹¹ Au moment où j'ai effectué mon travail de terrain, aucune procédure de retrait des droits parentaux sur la base de cette loi n'avait encore eu lieu.

¹² La procréation médicalement assistée n'est subventionnée par l'État que pour les couples hétérosexuels. L'adoption en tant que célibataire est également autorisée (cf. ZHABENKO Alisa, « Reproductive choices of lesbian-headed families in Russia from the last-Soviet period to contemporary times », *Lambda Nordica*, n° 3-4, 2014, pp. 54-85).

¹³ Tous les extraits d'entretiens cités plus bas ont été traduits par l'auteure.

des femmes rattachables à deux générations (et quelques hommes, en contrepoint) (N=44) : une « dernière génération soviétique » (née autour des années 1960), et une « première génération post-soviétique » (née autour des années 1980), sur laquelle on se concentre ici¹⁴. Les femmes « post-soviétiques » enquêtées sont toutes diplômées du supérieur, soit une caractéristique associée, en Russie comme ailleurs, à une plus forte propension au report de la maternité et à la non-maternité¹⁵.

1. La norme de la maternité en couple hétérosexuel

Être socialisée en tant que femme, c'est être renvoyée à son « destin » maternel, en même temps qu'à un âge limite pour l'accomplir. En Russie (comme ailleurs à l'Est de la « ligne Hajnal » des démographes¹⁶), cet âge limite est historiquement plus précoce qu'à l'Ouest de l'Europe¹⁷. À l'époque soviétique, toute femme accouchant pour la première fois après 25 ans était stigmatisée par la catégorisation de « vieille parturiente », dans le système de santé. Dans la période suivante, cette catégorie existe encore officiellement, mais les médecins ont tendance à la mettre quelque peu à distance, par pragmatisme, vu l'allongement de la jeunesse en cours¹⁸. En effet, si l'âge moyen au premier enfant est de 22,5 ans pour les femmes nées en 1967-1971, il est de 25 ans pour celles nées en 1982-1986¹⁹. Ces évolutions prennent sens sur fond de bouleversements importants dans les modalités d'accès à l'indépendance résidentielle et à l'emploi, depuis la chute de l'URSS, avec le passage des protections étatiques aux incertitudes du marché. Partir de chez ses parents avant d'avoir un enfant est devenu, dans la classe moyenne russe, un idéal répandu, quoique souvent difficile d'accès ; la cohabitation intergénérationnelle

¹⁴ CLARO Mona, « Ni hasard ni projet. Genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010) », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2018.

¹⁵ BIRYUKOVA Svetlana et OLEGOVATYNDIK Alla, « Prevalence and determinants of childlessness in Russia and Moscow », *Genus*, 2015, vol. 71, n° 1, pp. 1-22.

¹⁶ Selon John Hajnal, on peut diviser l'Europe en deux zones, de part et d'autre d'une ligne imaginaire, allant de Saint-Pétersbourg à Trieste : à l'Est, le mariage est plus précoce et plus universel qu'à l'Ouest.

¹⁷ VAN BAVEL Jan et NITSCHIE Natalie, « 'The proper age for parenthood' and second birth rates in Europe », *European Sociological Review*, 2013, vol. 29, n° 6, pp. 1149-1161.

¹⁸ LARIVAARA Meri M., *Reproductive medicine in St Petersburg. A study of reproductive health services and gynaecologists' professional power and knowledge*, Department of Public Health, Hjelt Institute, University of Helsinki and National Institute for Health and Welfare, 2012.

¹⁹ ROSSTAT, *Reproduktivnoe zdorov'e naseleniia Rossii, 2011, Itogovi otchet [La santé reproductive de la population de Russie, 2011, rapport final]*, Moscou, 2011.

reste importante²⁰. Les jeunes femmes de la première génération post-soviétique continuent en tout cas d'adhérer très fortement à un idéal de première maternité un peu avant ou autour de 25 ans, au pire avant 30 ans²¹. Des enquêtes quantitatives posant à ces cohortes de femmes la question de leur « nombre idéal d'enfants » indiquent que la part de celles qui choisissent la réponse « zéro » est quasi-nulle²². La littérature scientifique internationale sur les femmes sans enfant souligne les limites de l'alternative binaire entre absence d'enfant volontaire ou involontaire, et le caractère répandu de la troisième voie, celle du report infini, suivi de regrets ou non²³. On peut donc faire l'hypothèse que l'infécondité involontaire (due à l'infertilité de la femme ou de son partenaire), ainsi que cette troisième voie, sont particulièrement prédominantes en Russie post-soviétique, pour les rares femmes qui resteront sans enfant.

Ces tendances – maternité obligatoire, maternité précoce – se retrouvent dans l'enquête par entretien mobilisée ici. Presque toutes les femmes de la génération post-soviétique interrogées sont mères ou souhaitent le devenir. Cela vaut pour la quasi-totalité de celles qui ont des parcours hétérosexuels (âgées de 26 à 31 ans), dont la majorité sont déjà mères. Cela est moins net pour celles qui sont lesbiennes ou en couple avec une femme (âgées de 26 à 34 ans), dont aucune n'est mère – deux ont des projets d'enfant, une est indécise et une autre n'en veut pas. Par ailleurs, la plupart des enquêtées mères ont eu leur premier enfant à 26 ans au plus tard. La grande majorité des jeunes enquêtées ont profondément intériorisé l'évidence de la norme de la maternité, et ne la ressentent pas, en soi, comme une contrainte pesante. Pour celles qui sont devenues mères après 26 ans ou qui, au-delà de cet âge, ne le sont pas encore et l'envisagent, c'est précisément l'ajournement qui est fréquemment source de tensions intérieures avec l'entourage. En effet, les jeunes femmes rencon-

²⁰ CLARO Mona, « Ni hasard ni projet. Genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010) », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2018.

²¹ KESSELI Katja et al., *Reproductive health and fertility in St. Petersburg : Report on a Survey of 18-44 year old women in 2004*, Department of Sociology, University of Helsinki, 2005 ; RÖTKIRCH Anna et KESSELI Katja, « 'The first child is the fruit of love'. On the Russian tradition of early first births », in HUTTUNEN Tomi et YLIKANGAS Mikko (dir.), *Witnessing change in contemporary Russia*, Helsinki, Kikumora Publications, 2010, pp. 201-220.

²² KESSELI Katja et al., *op. cit.*

²³ « Quand l'absence d'enfant se situe dans une forme douce d'intentionnalité, ne relevant pas vraiment d'un choix mais plutôt de décisions jamais prises ou trop tardivement envisagées, la force du 'temps qui passe' semble à elle seule en porter la responsabilité » (cf. DONATI Pascale, *Ne pas avoir d'enfant : construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*, Dossier d'étude 2000, n° 11, Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), p. 16).

trées parlent souvent de rappels à l'ordre, émanant surtout de leur famille, qui commencent soit dès la fin de leurs études, vers 21-22 ans, soit entre 25 et 30 ans, et qui peuvent s'exprimer dans quatre configurations.

Premièrement, ces rappels à l'ordre du genre et de la procréation peuvent s'inscrire en toile de fond d'un couple hétérosexuel cohabitant qui dure sans qu'une grossesse ne soit à l'horizon. Polina et Zarema, par exemple, ont toutes les deux eu leur premier enfant à 27 ans, au bout de trois ou quatre ans de vie commune avec leur (futur) mari. Toutes les deux ont vécu les questions et sous-entendus pressants de leur belle-famille, concernant l'arrivée d'un enfant, au point de rendre la cohabitation du couple chez la belle-mère pesante, pour Polina.

Deuxièmement, ces pressions peuvent se manifester lorsqu'une grossesse non planifiée survient au sein d'un couple stable et que la jeune femme, indécise ou encline à avorter, se confie à son entourage. Il faut noter qu'en Russie, les grossesses non planifiées pendant la jeunesse sont d'autant plus fréquentes que la méthode contraceptive la plus utilisée est le préservatif, tandis que la popularité de la pilule est beaucoup moins grande, et concurrencée par celle du coït interrompu ; cette dernière méthode est particulièrement prisée en couple stable²⁴. Ainsi, Marina, tombée enceinte par accident à 29 ans, a « beaucoup pleuré les deux premiers mois », et avait « terriblement peur » ; elle avait des projets de reprise d'études à l'étranger, et « voulait s'occuper de ça [la maternité] vers 35 ans ». Mais dans un contexte où son compagnon se réjouissait à l'idée de devenir père, sa mère et ses médecins l'ont encouragée à avoir l'enfant : « Tous les facteurs convergeaient pour... ça suffit d'être une petite fille qui esquivé les responsabilités dans la relation et... les grossesses et... à présent, c'était ce qu'il fallait, bien sûr ». En outre, une part non négligeable des femmes de la génération post-soviétique a intériorisé des représentations, transmises par leurs mères le plus souvent, selon lesquelles l'avortement est un péché et / ou peut rendre stérile²⁵. Ainsi, lorsqu'une amie de Polina est tombée enceinte à 19 ans (en couple cohabitant) et lui a parlé de son souhait d'avorter, Polina a tenté de la décourager :

[Si tu as] un homme à tes côtés, un homme bien, et qui veut cet enfant, et si simplement à cause de cette peur que tu as, tu vas faire un avortement, eh bien, je suis contre ces choses-là. [...] Quand des enfants naissent

²⁴ CLARO Mona, « Ni hasard ni projet. Genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010) », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2018, pp. 282-285, 399-408.

²⁵ *Ibid.*, pp. 480-501.

soudainement [...] ensuite, tu les aimeras de toute manière. [...] C'est complètement indiscutable, si tu es une femme normale.

L'avortement peut être perçu comme allant à l'encontre d'une nature féminine toujours déjà maternelle, a fortiori quand une grossesse imprévue survient en couple stable, à un âge où la maternité est attendue. Plusieurs jeunes femmes interrogées racontent s'être résignées, comme Marina, à avoir leur premier enfant plus tôt que prévu.

Les rappels à l'ordre peuvent aussi s'exercer lorsque les jeunes femmes ne sont pas en couple stable avec un homme. Dans ces cas-là, l'injonction à la maternité peut, selon une troisième configuration, se confondre avec une injonction au couple hétérosexuel. Elizaveta et Alisa, par exemple, 26 et 27 ans, subissent de semblables pressions de la part de leurs parents et de leurs grand-mères depuis qu'elles ont environ 22 ans et un premier diplôme, bien qu'elles aient toutes les deux repris ensuite d'autres études. Ici, comme dans le cas de Marina, quand bien même la maternité semblerait entrer en contradiction avec d'autres investissements prenants, dans les études ou le travail, les jeunes femmes sont incitées à lui donner la priorité. À cause de ces pressions dévalorisantes, Elizaveta a renoncé à voir sa grand-mère : « Je ne peux pas discuter avec elle. [...] On n'a pas de terrain d'entente ». Alisa déplore des avertissements tels que « ensuite, tu seras vieille et seule, et tu le regretteras ». Sofia (30 ans), contrairement à Elizaveta et Alisa, est lesbienne et n'a jamais été en couple avec un homme, mais elle a été confrontée aux mêmes rappels à l'ordre. Alors qu'elle a fait son coming out à ses parents dès l'adolescence, il et elle font « comme si de rien n'était », et lui demandent régulièrement si elle a un petit ami, ou bien quand elle compte se marier et avoir un enfant. Comme l'a analysé Natacha Chetcuti dans le contexte français, « il ne suffit pas de se dire [lesbienne] pour être reconnue comme telle », et il faut faire face à la « supposition d'un retour possible vers l'hétérosexualité »²⁶. Néanmoins, les injonctions à la conjugalité hétérosexuelle et à la maternité ne vont pas toujours de pair, et il peut arriver, selon une quatrième configuration – qui sera approfondie plus loin – que des jeunes femmes qui avancent en âge sans être en couple stable avec un homme se sentent encouragées, voire soient explicitement incitées, à faire « un enfant pour soi », selon l'expression consacrée.

Finalement, presque aucune jeune femme enquêtée ne raconte avoir avancé ou avancer dans la vingtaine en profitant sans ambivalence, ne serait-ce que pendant quelques années, d'une tranche de vie lui semblant

²⁶ CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne*, Paris, Payot, 2013, p. 111.

légitimement dédiée à des relations hétérosexuelles temporairement dénuées d'avenir parental. Si une telle étape de « jeunesse sexuelle » a commencé à devenir la norme à partir des années 1970 dans les pays occidentaux²⁷, son émergence en Russie est plus récente et plus fragile. Le cas d'Alisa (27 ans), déjà évoqué, est révélateur. Malgré les pressions de sa famille, son discours sur l'ajournement est particulièrement enthousiaste, et elle ne se voit pas devenir mère avant au moins cinq ans. Toutefois, il s'agit d'une découverte tardive et difficilement conquise, dans la mesure où ses deux premières relations amoureuses, entre ses 19 et 24 ans, se sont déroulées sous le signe de projets de mariage et d'enfant, vécus comme une évidence. C'est seulement après la deuxième rupture qu'elle a commencé à s'épanouir dans une « réalisation de soi » par la « carrière » : « Maintenant, je n'ai plus cette idée comme quoi j'ai besoin d'une famille, d'un mari, d'enfants, je suis plus orientée vers la réalisation de soi. Je veux me trouver. [...] Et ensuite seulement je pourrai... j'en arriverai à la famille ». Ce cas fait écho à celui de Valeria (31 ans, parcours hétérosexuel), qui se demande avec amertume pourquoi « à 20 ans », « à 25 ans », elle était aussi « inquiète » et « focalisée » sur l'idée « d'avoir un mec stable », au lieu de « s'occuper de soi ». Elle a d'abord pensé que l'âge idéal pour avoir son premier enfant était « 21-23 ans », puis que « si à 25 ans je n'ai pas d'enfants, ça y est, c'est fini ». Finalement, au moment de l'entretien, elle déplore de ne pas encore être mère : « j'ai gaspillé beaucoup trop d'énergie à être triste, [...] alors que là, c'est maintenant que je dois être triste, et pas... il y a dix ans ». Les trajectoires d'entrée dans l'âge adulte des femmes russes restent donc profondément façonnées, y compris dans cette jeunesse diplômée, par une injonction à s'installer en couple avec un homme et à devenir mère sans trop tarder, idéalement avant 25 ans.

2. L'alternative de « l'enfant pour soi »

Au-delà de 25 ans, plus une jeune femme avance en âge sans conjoint ni enfant à l'horizon, plus le scénario normatif alternatif de « l'enfant pour soi » peut être envisagé comme un pis-aller respectable. Déjà repérable dans la période soviétique tardive, ce scénario s'est transmis en partie d'une génération à l'autre ; désormais, concevoir un enfant dans le cadre d'une relation sans avenir familial (avec un homme indifférent ou consentant) n'est plus la seule possibilité. Typiquement, Irina (42 ans, entre-deux générations) évoque le cas d'une de ses amies qui, à l'âge de

²⁷ BOZON Michel, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol. 60, n° 1, pp. 121-134.

43 ans, s'apprête à avoir recours à « une banque de sperme » car « elle n'arrive pas à rencontrer un homme digne ». Lorsque je lui demande s'il peut y avoir « du jugement », elle répond que « dans notre société », « il ne peut y avoir aucun jugement. Au contraire, c'est une femme sans enfant qui suscite beaucoup de questions ». En effet, selon Jennifer Utrata, en Russie, la maternité est à la fois « obligatoire » et « compensatoire », au sens où elle permet à une femme qui ne s'est jamais mariée de compenser en quelque sorte son célibat, d'accéder à un statut social plus valorisé que celui de célibataire non-mère²⁸. L'injonction à la maternité est tellement forte que si, du point de vue de la norme biographique, le temps presse, elle peut faire passer l'injonction à la conjugalité hétérosexuelle au second plan ; cette seconde injonction n'est pas évacuée pour autant, et il est présumé qu'une mère célibataire poursuivra ensuite sa quête d'un conjoint.

Ici, les incitations à faire un enfant même sans père, ou en tout cas sans certitude que le géniteur investira ce rôle, émanent notamment des parents. Ainsi, Veronika (57 ans), a encouragé sa fille (de la génération post-soviétique) à envisager ce scénario, alors que la jeune femme était depuis longtemps dans une relation avec un homme qu'elle ne parvenait pas à voir comme un « père convenable » :

Ce qui m'inquiétait, c'est qu'elle avait déjà un âge avancé, 28 ans, et j'avais l'impression que... il serait déjà temps d'avoir un enfant [...] Moi, j'avais déjà l'impression que... « bon, Olya, règle cette question, il te faut un enfant pour toi, on s'en fiche de... qu'il soit là ou pas [le père] ». [...] Un enfant, [...] c'est un énorme bonheur, c'est le but d'une femme dans la vie, et je me fiche de... ce qu'il y a là, avec le père.

La démarche de Veronika rappelle celle du père (veuf) de Ksenia (elle aussi de la génération post-soviétique). Elle avait environ 25-27 ans, et après avoir présenté deux petits amis à son père, elle était à nouveau célibataire :

Il a essayé de parler avec moi du fait que ce serait bien que j'aie des enfants [...]. Il m'a dit : « tu as déjà tel âge [...], si tu veux, je t'aiderai à élever ton enfant », en gros, « il est déjà temps pour toi ». Il a même dit : « en principe, c'est complètement normal / convenable [normal'no], tu peux le faire sans mari [...] ».

²⁸ UTRATA Jennifer, *op. cit.*

Les incitations à faire « un enfant pour soi », quand elles émanent des parents, sont typiquement indissociables de promesses de soutien pour élever l'enfant.

Les femmes qui aiment les femmes ne sont pas épargnées par ce type d'incitations, notamment quand leur orientation reste non dite. Si Alisa Zhabenko a enquêté essentiellement auprès de femmes qui sont parvenues à fonder une famille ouvertement homoparentale avec le soutien de leurs parents²⁹, la présente enquête attire plutôt l'attention sur un autre scénario d'entrée en parentalité. Pour les femmes concernées, il peut être plus facilement envisageable de rendre intelligible et respectable un projet d'enfant sans couple hétérosexuel en jouant tacitement sur l'ambivalence de « l'enfant pour soi ». C'est le cas pour Aliona (26 ans), qui a fait un *coming out* auprès de sa mère, mais n'envisage pas de révéler sa situation à son père :

Je l'ai dit [à mes parents], ouvertement, qu'à l'approche de mes 30 ans environ, je veux un enfant. Mon père, à un moment donné, m'a demandé : « - Quoi, pour toi ? - Oui, pour moi ». Il ne m'a jamais dit que je devais avoir un homme à mes côtés, un mari, un appui. On a une femme de notre famille qui a fait un enfant vraiment pour elle, et je ne me souviens pas qu'il y ait eu du jugement.

Tout en projetant d'élever l'enfant avec sa compagne, vue par son père comme une simple colocataire, Aliona mobilise l'imaginaire de la mère célibataire. La maternité compensatoire de « l'enfant pour soi » est donc accessible aussi bien aux femmes hétérosexuelles ne trouvant pas d'homme « convenable » (comme l'amie d'Irina ou la fille de Veronika) qu'aux femmes non-hétérosexuelles (comme Aliona). Mais elle s'avère plus coûteuse pour ces dernières, qui doivent composer avec l'illégitimité de leurs amours. Il semblerait que dans de tels cas, en Russie, comme dans le contexte chilien analysé par Fernanda Artigas-Burr, devenir mère peut permettre de « fuir » en partie « le stigmatisme du lesbianisme », à condition de supporter le poids de l'effacement, voire de la négation, de la conjointe coparente³⁰.

²⁹ ZHABENKO Alisa, *op. cit.*

³⁰ ARTIGAS BURR Fernanda, « Femme, lesbienne, mère : Reconfigurations identitaires dans l'expérience de la parenté et de la parentalité », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2017.

3. Avancer en âge sans enfant : la légitimation par les solidarités familiales ?

Le scénario hégémonique de la maternité dans un cadre conjugal-hétérosexuel, d'un côté, et le scénario alternatif de « l'enfant pour soi », de l'autre, laissent donc finalement peu de place pour des trajectoires féminines se poursuivant durablement à la marge de l'ordre procréatif. Les seules jeunes femmes enquêtées qui disent ne pas vouloir d'enfant (Elizaveta, 26 ans, parcours hétérosexuel, et Ksenia, 34 ans, parcours hétérosexuel jusqu'à son couple actuel avec une femme) assument leur choix comme atypique et parlent de l'adversité ou de l'incompréhension qu'elles rencontrent dans leur entourage. Elles se reconnaissent dans les connotations contre-culturelles de l'anglicisme « *childfree* », et ont trouvé dans le féminisme une ressource pour formuler et consolider ce choix. Au-delà de ces cas minoritaires de refus assumé, des femmes restent durablement sans enfant, qu'elles soient dans des situations de désirs de maternité empêchés, ou plutôt de report indéfini (et potentiellement infini). Comment négocient-elles, après 25-30 ans, leur écart à la norme ?

Selon les entretiens, en dehors des cas particuliers d'engagement féministe, dès lors qu'il est question de jeunes femmes ayant déjà acquis une indépendance financière et résidentielle vis-à-vis de leurs parents, le seul argument pouvant potentiellement légitimer l'ajournement prolongé de la maternité est celui de la priorité accordée à la « carrière » professionnelle – plusieurs enquêtées y font spontanément référence, qu'elles soient concernées ou non. Si l'argument de l'incompatibilité maternité-carrière est un leitmotiv bien documenté dans les enquêtes sur les femmes diplômées sans enfant³¹, il semble particulièrement central en Russie, dans la mesure où l'argument de l'absence ou de la fragilité du couple tend à ne pas être suffisant, on l'a vu. Par ailleurs, des travaux portant sur différents pays ont mis en évidence l'importance de formes de dévouement perçues comme « maternelles », permettant aux femmes restant durablement sans enfant d'investir d'autres rôles valorisés du point de vue du genre et qui atténuent, in fine, le caractère déviant de leur trajectoire. Dans de nombreuses sociétés, on attend traditionnellement des femmes qui ne sont pas mères qu'elles compensent cela en se montrant tout de même maternantes, à travers un travail de care rémunéré ou non : en prenant soin d'autrui dans un cadre professionnel (typiquement, dans l'enseignement ou les professions de santé) ou familial (auprès de

³¹ DEBEST Charlotte, *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, Presses Universitaires Rennes, 2014, pp. 155-156.

neveux et nièces, de parents âgé.e.s, etc.)³². On pourrait sans doute parler d'alter-fécondités. Ici, l'enjeu du care hors maternité a été spontanément abordé par Natalia (33 ans), qui dit réfléchir avec sa conjointe à un projet d'enfant, sans certitude qu'il pourra aboutir. Elle évoque alors les formes de substitut épanouissantes que sont d'ores et déjà ses rôles de tante et de marraine :

« Je ne sais pas si j'arriverai à avoir un enfant [...]. J'ai grandi dans une famille où il y avait beaucoup d'enfants, je ne me sens pas bien sans enfants. Tous les quelques mois, je pars deux semaines [dans ma ville d'origine], où j'ai plein de neveux et nièces [...]. Ici, à Saint-Petersbourg, j'ai une filleule ».

Elle insiste sur le fait qu'elle « [remplit] vraiment [ses] fonctions de marraine », auprès de la fille d'une de ses amies : « pour elle, je suis comme n'importe quelle tante, disons ». Par ailleurs, notons qu'Elizaveta, évoquée plus haut, refuse la maternité, mais a été amenée à assurer la garde quotidienne de son neveu, à une période où elle était sans emploi et revenue vivre chez ses parents et sa sœur.

Les entretiens menés avec des femmes de la génération précédente, ainsi que les travaux sur les solidarités familiales en Russie, suggèrent que la place des femmes non-mères dans ces solidarités était et restera cruciale³³. Ainsi, Zoïa (47 ans, parcours hétéro- puis homosexuel) et de Nadejda (57 ans, parcours homosexuel), qui ne se sont jamais mariées et n'ont jamais eu d'enfant, se sont retrouvées toutes les deux assignées à un rôle de fille et de tante pourvoyeuse de care et / ou d'aide financière, dans le contexte des crises économiques des années 1990. Selon Jennifer Utrata, à cette période, la matrifocalité de la famille russe s'est renforcée, de sorte qu'il est devenu courant, pour les femmes, d'affirmer se sentir « abandonnées à la fois par les hommes et par l'État »³⁴. La famille de Zoïa avait la charge du fils de sa sœur, devenue mère à 17 ans. Perçue comme la seule de sa fratrie à pouvoir aider ses parents, Zoïa n'a jamais ressenti de pression dans le sens du mariage et de la maternité, au contraire : « j'ai été planifiée comme quelque chose... qui devrait rester

³² LETHERBY Gayle, « Mother or not, mother or what ? : Problems of definition and identity », *Women's Studies International Forum*, 1994, vol. 17, n° 5, pp. 525-532 ; LABRIE Christine, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de master, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 2015.

³³ Pour l'instant, parmi les femmes de la génération post-soviétique restant tardivement sans enfant, hormis Natalia et Elizaveta, aucune n'a de neveux ou nièces (ou alors dans une ville très lointaine), et aucune n'a de parents âgé.e.s et dépendant.e.s.

³⁴ UTRATA Jennifer, *op. cit.*, p. 6 [ma traduction].

auprès de mes parents et prendre soin d'eux pendant leur vieillesse, et c'est tout ». De même, Nadejda raconte avoir dû, à la mort de son père, prendre le rôle de « chef de famille », et aider financièrement sa mère et sa nièce – la fille de son frère absent, avec laquelle elles vivaient. Plus tard, c'est seulement avec l'aide financière de sa mère que Nadejda a finalement pu s'acheter son propre appartement.

Les cas de Zoïa et Nadejda permettent de mettre en lumière trois mécanismes participant à l'intégration dans les solidarités familiales des femmes qui s'écartent des normes maternelle et / ou hétérosexuelle-conjugale, plutôt qu'à leur mise à l'écart. Ces mécanismes ne sont pas spécifiques à la société russe. Premièrement, cette intégration est favorisée par une répartition des rôles au sein de la fratrie, entre (au moins) un frère ou une sœur ayant une descendance, et une autre qui n'en a pas, et se retrouve de fait plus disponible pour les solidarités, sans que la prolongation de la lignée ne repose sur elle³⁵. Deuxièmement, comme l'a montré Salima Amari dans son enquête portant sur les lesbiennes issues de l'immigration maghrébine en France, quand les solidarités familiales sont cruciales, surinvestir la « loyauté filiale » et le travail de care peut être un moyen de compenser l'illégitimité du lesbianisme et de la non-maternité³⁶. Troisièmement, la faiblesse de l'État-providence et les difficultés matérielles peuvent faire passer au second plan la question de l'acceptation morale de l'écart à la norme. Comme l'a analysé José Pichardo Galan sur son terrain espagnol, « les solidarités économiques entre ascendants et descendants, plus que jamais nécessaires » en contexte de crise économique, sont « l'une des raisons majeures du maintien des liens familiaux [avec un.e membre de la famille homosexuel.le], les parents comme les enfants ayant besoin les uns des autres »³⁷.

Pour conclure, notons que le travail de Lucia Pesando, qui porte sur onze pays européens (de l'Ouest comme de l'Est), a montré qu'en Russie, comme dans presque tous les autres pays, les personnes de plus de 40 ans sans enfant, toutes choses égales par ailleurs, sont nettement plus susceptibles que celles qui en ont de prendre soin de leurs parents âgé.e.s et de les aider financièrement – sachant que, partout, les filles ont tendance à aider davantage que les fils. En outre, parmi ces onze pays, la Russie est celui où la propension à une telle entraide intergénérationnelle est, en

³⁵ DONATI Pascale, *op. cit.*

³⁶ AMARI Salima, « Certaines lesbiennes demeurent des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 1, pp. 70-83.

³⁷ PICHARDO GALAN José Ignacio, « Maintenir les liens : diversité sexuelle et famille d'origine en Espagne », in COURDURIÈS Jérôme et FINE Agnès (dir.), *Homosexualité et parenté*, Paris, Armand Colin, 2014, pp. 95-105.

général, la plus forte, faute d'État-providence suffisamment investi³⁸. Si ce besoin de solidarités familiales se maintient, tout indique que les femmes de la génération post-soviétique qui resteront sans enfant, quelle que soit leur orientation sexuelle, joueront, elles aussi, un rôle crucial dans ces interdépendances. Ces solidarités seront un site de légitimation d'autant plus important que la non-maternité reste en Russie très minoritaire, et minorisée.

Conclusion

Le cas de la Russie permet donc de mettre en évidence quatre modalités d'assignation à la maternité touchant les femmes approchant ou dépassant l'âge socialement attendu de la procréation, dans deux contextes différents : en couple stable avec un homme, cette assignation peut fonctionner en général ou bien, de façon particulièrement saillante, face à une grossesse imprévue qui pose question ; hors couple stable avec un homme, cette assignation peut se confondre avec une injonction à la conjugalité hétérosexuelle, ou bien s'en détacher, selon le scénario alternatif de « l'enfant pour soi ». Les trois premières modalités sont loin d'être spécifiques à la Russie³⁹. La quatrième l'est davantage, mais on peut faire l'hypothèse qu'on la retrouve dans d'autres contextes où les organisations familiales tendent à être matrifocales⁴⁰, et où la maternité sans père, relativement bien tolérée, est jugée préférable au statut de célibataire sans enfant. Enfin, le cas russe confirme que les femmes sans enfant n'échappent qu'en partie à leur genre : ne pas être mère ne fait pas disparaître l'injonction au travail de care (notamment non rémunéré), et ne signifie pas nécessairement être libérée de toute responsabilité familiale. De ce point de vue, « les lesbiennes demeurent des femmes »⁴¹.

³⁸ PESANDO Luca Maria, « Childlessness and upward intergenerational support : cross-national evidence from 11 European countries », *Ageing & Society*, vol. 39, n° 6, 2019, pp. 1219-1254.

³⁹ DEBEST Charlotte, *op. cit.* ; BAJOS Nathalie et FERRAND Michèle, « L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative », *Sociétés contemporaines*, vol. 61, n° 1, 2006, pp. 91-117.

⁴⁰ TANNER Nancy, « Matrifocality in Indonesia and Africa and among Black Americans », in ZIMBALIST ROSALDO Michelle et LAMPHERE Louise (dir.), *Women, culture and society*, Stanford, Stanford University Press, 1974, pp. 129-156 ; FAYA ROBLES Alfonsina, « De la maternité en milieu populaire à Recife : enjeux et arrangements entre dispositifs de régulation et expérience sociale », Thèse de sociologie, Université de Toulouse 2, 2011.

⁴¹ AMARI Salima, « Certaines lesbiennes demeurent des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 1, pp. 70-83.

Bibliographie

- AMARI Salima, « Certaines lesbiennes demeurent des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 1, pp. 70-83.
- ARTIGAS BURR Fernanda, « Femme, lesbienne, mère : Reconfigurations identitaires dans l'expérience de la parenté et de la parentalité », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2017.
- BAJOS Nathalie et FERRAND Michèle, « L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative », *Sociétés contemporaines*, 2006, vol. 61, n° 1, pp. 91-117.
- BIRYUKOVA Svetlana et OLEGOVNATYNDIK Alla, « Prevalence and determinants of childlessness in Russia and Moscow », *Genus*, 2015, vol. 71, n° 1, pp. 1-22.
- BOZON Michel, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes », *Agora débats/jeunesses*, 2012, vol. 60, n° 1, pp. 121-134.
- CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne*, Paris, Payot, 2013.
- CLARO Mona, « Ni hasard ni projet. Genre, sexualité et procréation pendant la jeunesse en Russie (années 1970-années 2010) », Thèse de sociologie, EHESS, Paris, 2018.
- DEBEST Charlotte, *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, Presses Universitaires Rennes, 2014.
- DONATI Pascale, *Ne pas avoir d'enfant : construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*, Dossier d'étude n° 11, Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), 2000.
- FAYA ROBLES Alfonsina, « De la maternité en milieu populaire à Recife : enjeux et arrangements entre dispositifs de régulation et expérience sociale », Thèse de sociologie, Université de Toulouse 2, 2011.
- KESSELI Katja et al., *Reproductive health and fertility in St. Petersburg : Report on a Survey of 18-44 year old women in 2004*, Department of Sociology, University of Helsinki, 2005.
- LABRIE Christine, « Être femme sans être mère : histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950 », Mémoire de master, Département d'histoire, Université de Sherbrooke, 2015.
- LARIVAARA Meri M., *Reproductive medicine in St Petersburg. A study of reproductive health services and gynaecologists' professional power and*

- knowledge*, Department of Public Health, Hjelt Institute, University of Helsinki and National Institute for Health and Welfare, 2012.
- LEATHERBY Gayle, « Mother or not, mother or what ? : Problems of definition and identity », *Women's Studies International Forum*, 1994, vol. 17, n° 5, pp. 525-532.
- MIETTINEN Anneli et al., « Increasing childlessness in Europe : time trends and country differences », *Families and Societies Working Paper*, 2015, n° 33.
- PERELLI-HARRIS Brienna et al., « Changes in union status during the transition to parenthood in eleven European countries, 1970s to early 2000s », *Population Studies*, 2012, vol. 66, n° 2, pp. 167-182.
- PESANDO Luca Maria, « Childlessness and upward intergenerational support : cross-national evidence from 11 European countries », *Ageing & Society*, 2019, vol. 39, n° 6, pp. 1219-1254.
- PICHARDO GALAN José Ignacio, « Maintenir les liens : diversité sexuelle et famille d'origine en Espagne », in COURDURIÈS Jérôme et FINE Agnès (dir.), *Homosexualité et parenté*, Paris, Armand Colin, 2014, pp. 95-105.
- RICH Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, 1981, n° 1, pp. 15-43.
- ROSSTAT, *Reproduktivnoe zdorov'e naseleniia Rossii, 2011, Itogovi otchet*⁴², Moscou, 2011.
- ROTKIRCH Anna, *The man question*, Helsinki, University of Helsinki, Department of Social Policy, 2000.
- ROTKIRCH Anna et KESSELI Katja, « 'The first child is the fruit of love'. On the Russian tradition of early first births », in HUTTONEN Tomi et YLIKANGAS Mikko (dir.), *Witnessing change in contemporary Russia*, Helsinki, Kikumora Publications, 2010, pp. 201-220.
- SOBOTKA Tomáš, « Childlessness in Europe : Reconstructing long-term trends among women born in 1900-1972 », in KREYENFELD Michaela et KONIETZKA Dirk (dir.), *Childlessness in Europe : contexts, causes, and consequences*, Springer Open, 2017, pp. 17-53.
- TABET Paola, « Fertilité naturelle, reproduction forcée », in MATHIEU Nicole-Claude (dir.), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985, pp. 61-132.

⁴² *Reproduktivnoe zdorov'e naseleniia Rossii, 2011, Itogovi otchet* [La santé reproductive de la population de Russie, 2011, rapport final : Notre traduction].

TANNER Nancy, « Matrifocality in Indonesia and Africa and among Black Americans », in ZIMBALIST ROSALDO Michelle et LAMPHERE Louise (dir.), *Women, culture and society*, Stanford, Stanford University Press, 1974, pp. 129-156.

TOURAILLE Priscille, « Du désir de procréer : des cultures plus naturalistes que la Nature ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 2011, vol. 30, n° 1, pp. 52-62.

UTRATA Jennifer, *Women without men : single mothers and family change in the New Russia*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2015.

VAN BAVEL Jan et NITSCHÉ Natalie, « 'The proper age for parenthood' and second birth rates in Europe », *European Sociological Review*, 2013, vol. 29, n° 6, pp. 1149-1161.

ZHABENKO Alisa, « Reproductive choices of lesbian-headed families in Russia from the last-Soviet period to contemporary times », *Lambda Nordica*, 2014, n° 3-4, pp. 54-85.

[Ne pas] avoir des enfants en Afrique

Joseph GATUGU

Ancien professeur de Philosophie à l'Université du Burundi
collaborateur scientifique de l'IRFAM¹

Dans la même ligne de pensée, des démographes onusiens, des démographes africanistes et des chantres du néo-malthusianisme – occidentaux comme africains – tiennent des discours catastrophistes sur la population africaine. Celle-ci est parfois assimilée à un « tsunami »². Selon eux, cette population est excessive. Les expressions utilisées pour décrire cette situation en disent long. Ainsi par exemple, Gilles Pison³ parle de « choc démographique annoncé ». Les discours alarmistes de ces « experts » sont souvent amplifiés par la presse à sensation. À titre illustratif, Daniel Bastien⁴ parle de « la bombe démographique », de « l'explosion démographique », du « gonflement humain... qui dépasse tout entendement », des « marées humaines », du « boom démographique », etc. Recourant quasi aux mêmes expressions, Eric Le Boucher⁵ précise que « L'Afrique fait trop d'enfants ». Ces discours sont repris et amplifiés par des politiques occidentaux hostiles à l'immigration

¹ IRFAM pour Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations.

² LAULAN Yves Marie, « L'Afrique à 4 milliards de personnes, un tsunami pour l'Europe ? », *Polemia*, 21 mai 2015, disponible à l'adresse suivante : <https://www.polemia.com/lafrique-a-4-milliards-de-personnes-un-tsunami-pour-leurope/> (consultée le 3 novembre 2021).

³ PISON Gilles, « En 2100, plus d'un Terrien sur trois africain ? », 19/9/2017, disponible à l'adresse suivante : <https://theconversation.com/en-2100-plus-dun-terrien-sur-trois-africain-84217> (consultée le 8 novembre 2021) ; « Afrique : ce choc démographique annoncé », *Le Point Afrique*, 20/09/2017, disponible à l'adresse suivante : https://www.lepoint.fr/afrique/afrique-ce-choc-demographique-annonce-20-09-2017-2158490_3826.php (consultée le 8 novembre 2021).

⁴ BASTIEN Daniel, « Afrique : la bombe démographique », disponible à l'adresse suivante : <https://www.lesechos.fr/2010/05/afrique-la-bombe-demographique-1086257> (consultée le 8 novembre 2021).

⁵ LE BOUCHER Eric, « La bombe démographique », in *Les Echos* du 24/11/2017 ; ROLINAT Jean- Claude, *La Bombe africaine et ses fragmentations*, Paris, éditions Dualpha, 2018 ; SMITH Stephen, *La ruée vers l'Europe, La jeune Afrique en route vers le Vieux Continent*, Paris, Grasset, 2018.